

LE CONSEILLER DES FEMMES.

QUÊTE POUR LES MALHEUREUX.

Notre projet s'est réalisé; notre appel a été entendu ! La quête que nous avons commencée seulement mardi a produit pour résultat une somme de 940 francs. Nous continuerons à recueillir les dons de la charité publique; et si, comme nous l'espérons, nous sommes secondées dans nos efforts par de nouvelles quêteuses; nous verrons s'accomplir d'une manière rapide et fructueuse l'œuvre d'humanité que nous nous sommes proposée.

DES FEMMES

Dans les différentes parties de l'Europe.

A considérer la condition des femmes selon les temps et les lieux, on trouve que les Françaises ont été les mieux dotées par le sort; à toutes les époques on a vu

eur influence s'accroître en proportion du progrès des lumières, et partout où le christianisme a pénétré, les institutions et les lois leur ont été favorables. Dans les pays, au contraire, où le culte matériel s'est maintenu fort, les femmes sont restées sous le poids de la dépendance la plus absolue.

Bien que le code de nos lois soit sous beaucoup de rapports favorable aux hommes, cependant la législation française est encore la plus avancée, et nos mœurs, nos usages, sont empreints d'un caractère d'équité qui en bonne morale sert de règle à tous les actes sociaux. Sans avoir rien conservé des formes chevaleresques, les hommes ont de nos jours un sentiment religieux pour toutes les vertus de femmes, et il n'est pas d'audacieux qui osât flétrir du regard une de ces modestes filles de Dieu qui, sous le nom de sœurs de charité, consacrent leur vie à l'humanité souffrante.

On a donné bien des noms à notre siècle; les uns l'ont appelé siècle de progrès, les autres siècle d'incrédulité et de transition, d'autres enfin siècle sans nom. Pour nous qui jugeons des effets par leur cause, nous pensons qu'il peut et doit être appelé siècle des femmes! En effet, dans toutes les parties de l'Europe, la classe la plus éclairée des hommes semble avoir pris à tâche de relever la condition des femmes et à juger de ce qui peut advenir par ce qui est, on doit être conduit à penser qu'un jour viendra où, sans avoir la même liberté, les femmes jouiront de toute celle que la nature et les lieux peuvent lui permettre.

Il ne faut pas se le dissimuler, les droits des femmes seront toujours étendus ou modifiés selon les temps, en proportion des progrès des lumières. Ainsi tandis qu'en France on agite la question de savoir si la compagne de

l'homme ne doit pas être son égale, dans une partie de l'Asie, l'épouse qui devient veuve est encore réduite à s'immoler aux mânes de son époux.

Étrange humanité qui fait ainsi sacrifier l'individu à l'individu ! Reste de fidélité cruelle qui laisse sans appui d'innocens orphelins ! Morale que l'ignorance peut seule justifier, et qui, grâce au progrès, perd tous les jours de sa puissance. La civilisation, on ne saurait le nier, a suivi de tout tems une marche ascendante, et sur divers points de l'Asie où la barbarie existe encore, de grandes modifications ont été apportées dans le code moral, relativement aux femmes. Plusieurs fois le gouvernement d'Égypte s'est occupé de leur sort surtout en ce qui touche aux règles observées dans l'intérieur du Sérail, où une plus grande liberté leur a été laissée. Le jour viendra, nous le pensons, où même sous ce Ciel brûlant, une seule femme pourra suffire à un seul homme, Dieu veuille que ce soit bientôt !

En général, si les femmes sont lésées dans leurs droits elles le doivent au peu de soin qu'on apporte à leur éducation intellectuelle. Les anglais, par exemple, qui dans les temps anciens, laissaient aux femmes une grande influence, les anglais qui à diverses époques ont été gouvernés sagement par des reines, semblent refuser aujourd'hui, toute concession aux femmes. Chez eux, tant qu'elles sont jeunes filles, liberté entière leur est laissée ; mais dès qu'elles ont prononcé le serment conjugal, leur existence change et elles ne semblent plus être au monde que pour le bon plaisir de leur époux et maître, à quoi attribuer un tel changement ? à l'éducation bien plus qu'aux usages reçus. En Russie, on est encore à se demander si les femmes ont une ame pensante, bien que cependant cet empire doive

sa grandeur à l'influence et au nom d'une femme. C'est qu'en Russie l'éducation, toute renfermée dans une ligne aristocratique, laisse dans un état d'abrutissement et de servage la majeure partie de la nation. Toutefois on conçoit que cette puissance si arriérée dans l'échelle de civilisation, tienne les femmes en dehors de toute action sociale, mais on s'étonne que les Allemands et les Prussiens si avancés en sciences positives, fassent de leurs douces compagnes d'insignifiants meubles de salon. Comme si dans ces belles têtes germaniques il n'y avait pas une intelligence à exercer ? Toujours et partout, au nord comme au midi, c'est donc l'absence de développement intellectuel qui fait la nullité des femmes. Elles sont nulles parcequ'elles sont ignorantes, et elles sont ignorantes parce qu'on ne s'occupe pas de leur intelligence. On le sait bien, les siècles et les hommes ne rétrogradent point, mais il y a pour l'humanité des temps de repos nécessaire après une grande activité. Ainsi l'*ère voltairienne*, négation de tous les principes de morale reçus, devait donner naissance à une crise politique, dont le résultat était de placer sur le trône un soldat devenu grand homme. Napoléon, empereur, était à lui seul l'histoire de tout un siècle, il lui appartenait de relever le monde et de le conduire à travers mille dangers dans une voie nouvelle. Toutefois les hommes ne peuvent seuls obtenir le bonheur, pour progresser ils ont besoin des inspirations, du concours de la femme et déjà mus par une grande pensée générale, bien que divisés par leurs limites, les peuples sont arrivés à comprendre que la femme, pouvant par son influence de mère et d'épouse contribuer au perfectionnement de l'humanité, le temps est venu de la mettre dans le cas de remplir dignement une tâche que la nature semble lui avoir ré-

servée en propre. Depuis quelques années dans les pays les plus civilisés, les hommes les plus consciencieux réclament hautement en faveur des droits des femmes, et tous sollicitent pour qu'une meilleure éducation leur soit donnée; ainsi, tandis que la politique divise les hommes, eux seuls, guidés par une grande pensée sociale, s'occupent utilement des véritables besoins de tous et de chacun. Ils désirent la prééminence des femmes, parce qu'ils ont horreur de la lutte à main-armée, et veulent consolider par leurs efforts, les droits qui doivent donner à notre époque le nom de siècle de paix ou siècle des femmes, selon le nom que nous nous plaisons à lui donner.

La directrice, Eug. NIBOYET.

LE BONHEUR AU JEU.

Petit marchand mercier, honnête et laborieux, content de son modique gain et ne se plaisant guère qu'en famille, Joseph Legris avait le jeu en horreur; il ne pouvait souffrir que les commissionnaires stationnés près de sa boutique jouassent aux cartes sur leurs crochets renversés; souvent il leur donna des commissions uniquement pour déranger leur jeu; et lorsqu'il rassemblait chez lui ses amis et ses parens, il consentait avec répugnance à ce que l'on fit une partie de domino ou de loto. Cette aversion exagérée du jeu n'était point une manie, elle avait le plus juste et le plus honorable motif. Ancien domestique chez le comte de Larinière, qui s'était attiré un coup de pistolet après s'être totalement ruiné à la roulette, Legris avait été témoin des

soucis, des angoisses du malheureux joueur. Il l'avait vu souvent passer des jours entiers sans manger, des nuits sans dormir ; il l'avait vu, tremblant, agité à la fois, dévoré de remords et de désirs, se précipiter malgré lui à la table fatale, où l'attendaient, sans pouvoir l'éclairer, l'anxiété et le désespoir. Legris avait vu sa vertueuse maîtresse consumer ses jeunes années dans les pleurs ; vainement prier, reprocher, faire tous les sacrifices ; il l'avait vue, veuve, éplorée, vendre sa garde-robe, celle de ses enfans, pour acquitter les gages arriérés de ses serviteurs. Il avait été forcé d'accepter cet argent ; il l'avait accepté en versant des larmes de rage ; il en versait chaque fois qu'il se rappelait les désastres causés dans la famille de ses maîtres par la terrible passion du jeu, et répétait alors avec une profonde expression : « Je voudrais voir toutes les cartes en cendres. »

Legris était aimant, bon, serviable ; il se faisait des amis de tous les gens qui le connaissaient ; aussi sa vie était-elle remplie de paix et d'agrément ; aussi son commerce florissait-il de jour en jour. Il lui prit envie de l'accroître et d'y ajouter la bonnetterie. A cette occasion l'un des premiers fabricans bonnetiers de la capitale ayant fait affaire avec Legris, il fut si satisfait de la bonne foi, de la cordialité de l'honnête petit mercier, qu'il le retint à un dîner d'amis qu'il donnait le jour même. Legris trouva à ce repas Caroline de Larinière, la fille aînée de son ancien maître, qui demeurait chez le fabricant en qualité d'institutrice de ses enfans. Legris la combla d'égards, d'attentions avec plus de zèle que de ménagement : il se fit connaître à elle ; il lui parla les larmes aux yeux des folies et des malheurs de son père. Quoique péniblement émue, la jeune personne prenait

plaisir aux paroles du bon serviteur, dont le vif intérêt lui valut de légères plaisanteries.

Le dîner fini, on proposa une partie d'écarté, Legris refusa fortement selon sa coutume; mais Caroline croyant qu'il se privait du jeu par délicatesse envers elle, le pressa avec tant de chaleur que Legris céda. Déjà il s'était reproché l'abandon de ses discours en apercevant l'œil humide de la jeune fille, et pour éloigner de sa pensée tout triste rapprochement, il se hâta de saisir les cartes.

On aurait dit que le sort prenait à tâche de réconcilier Legris avec le jeu; car il gagnait et regagnait sans cesse. Chacun se récriait de son bonheur, et le joueur favorisé commençait à trouver que le jeu pouvait être un agréable délassement, un innocent plaisir.

A quelque temps de là d'autres occasions de jouer se présentèrent; Legris ne les repoussa plus : son bonheur ne se démentait pas un seul instant. Jamais bonheur ne fut plus surprenant. Que Legris jouât avec ou sans attention, qu'il commît ou non des bévues, les dés, les cartes semblaient s'arranger exprès pour assurer, pour accroître son gain, si bien qu'il lui vint en tête de mettre à profit la faveur du sort.

Pardieu, se dit-il, voilà le moyen de rendre à M^{me} de Larinière le prix de ses robes que j'eus tant de peine à recevoir. C'était bien force alors de prendre cet argent, j'étais pauvre comme Job; mais maintenant que j'ai une certaine aisance.... Et cette pauvre demoiselle Caroline!... Allons, allons! le jeu leur rendra ce que le jeu leur a ôté. Le jeu!... c'est traître en diable!... mais qu'importe? il ne me captive pas, dieu merci! Je le fais comme un métier, et si la fortune me tourne le dos, adieu!

Soit qu'il fut inspiré par cette pudeur, compagne des bonnes actions ; soit qu'un pressentiment l'avertit qu'il allait compromettre la paix de son intérieur, Legris ne dit mot à sa famille de son projet. Un autre motif le décida surtout à garder le silence : il voulait tout-à-coup surprendre sa femme et ses trois fils en leur montrant des monceaux d'or, mais il n'avait point compté le changement que l'habitude du jeu allait apporter à son caractère.

D'abord il cessa d'être gai, confiant, amical. Toujours taciturne et distrait, il n'a plus besoin d'affections, l'émotion du jeu les remplace. Sa femme, ses amis, qui l'interrogent avec sollicitude sur ce qui l'inquiète, en reçoivent seulement quelques signes négatifs pleins d'humeur. Désolée de l'altération du caractère de son mari, M^{me} Legris le fut bien plus encore, quand elle le vit négliger à plaisir les soins de son commerce, entendre d'un air dédaigneux et sans lui répondre, les détails de ses efforts pour mener leurs affaires à bien, pour économiser, pour faire valoir ses épargnes ; lorsqu'enfin elle lui demandait ce qui pouvait plus l'occuper que son négoce et sa famille, Legris souriait de pitié. Poussée à bout, remplie d'inquiétude et d'indignation, elle s'irritait, il s'irritait davantage, et cette maison, le modèle des bons ménages, était devenue un enfer.

Dans une de leurs continuelles disputes, M^{me} Legris s'écria devant ses fils, — Dieu me pardonne ! vous menez une vie de joueur ! — De joueur heureux, du moins, répliqua-t-il en courant à son armoire et montrant un rayon tout chargé d'or. La surprise de la mère, l'admiration des enfans ayant changé la scène, Legris leur apprit son bonheur inoui au jeu, et le noble dessein qui sanctifiait son assiduité autour d'un tapis vert. Il ne dit

pas à la vérité que depuis long-temps ses bénéfices lui auraient permis de réaliser ce projet si la cupidité sans-cesse excitée par le gain ne l'avait fait différer sous mille prétextes.

Tandis que les jeunes garçons se récriaient, bondissaient de joie, touchaient et retouchaient cet or, la femme demeurait interdite, indécise : puis tout-à-coup prenant son parti : — cher ami, dit-elle rapidement en serrant avec force la main de son mari, prélève vite sur cet or la somme destinée à M^{me} de Larinière, que le reste nous indemnise du tort qu'a fait à nos affaires ton amour pour le jeu et renonce pour toujours à cette ressource dangereuse... — Y renoncer! s'écrièrent à la fois le père et les fils, renoncer à la fortune, à une fortune immense... — Qui serait suivie de la misère, du désespoir, peut-être du déshonneur... Ah! songe à ta haine pour ces détestables combinaisons, songe à ton malheureux maître, à sa famille... à la tienne. — Ah! cette tragédie me lasse. Je sais ce que je fais. C'est justement parce que je haïssais le jeu, parce qu'il ne me possède point, que je veux continuer à profiter de ses avantages. Emploie cet argent comme tu l'entendras, je ne m'y oppose point; mais, pour dieu! laisse m'en gagner, puisque je le peux sans danger et sans peine.

Quelques mois après la boutique était fermée. Legris retiré du commerce, vivait dans la richesse; ses fils avaient laissé là leurs métiers : égarés par l'espoir de l'opulence, séduits par l'oisiveté, ils se livraient à toutes sortes de dépenses et de vices. Aux reproches, aux supplications de leur mère, ils répondaient : « Notre père jouera. » Celui-ci se montrait de plus en plus soucieux, dur, intraitable; il passait fréquemment la semaine entière sans mettre le pied au logis, et sa femme confon-

due, tourmentée d'affreuses inquiétudes, le voyait ruiné, à l'hôpital. Tout-à-coup elle croyait entendre une détonnation!... elle frissonnait, reconnaissait son erreur, y retombait encore, et sa santé jadis si forte, s'affaiblissait de jour en jour.

Legris rentrait-il, elle l'accablait de questions, lui peignait vivement ses terreurs, ses angoisses : ricanant avec mépris, le joueur lui montrait le luxe dont elle était environnée, ou prenant son carnet et calculant son gain : tu es en effet, disait-il, bien malheureuse d'être riche. — Ah! plutôt à Dieu que je fusse restée mercière, que tu eusses perdu d'abord la moitié de ton bien au jeu! je ne serais pas réduite à vivre aux dépens de joueurs dépouillés; je posséderais ta tendresse; je ne serais point souffrante, désespérée; je n'aurais point à gémir sur nos dissensions domestiques, sur l'inconduite de mes enfans; je n'aurais point à craindre à chaque instant une ruine imminente... — Misérable, tais-toi! tu me porteras malheur. — Oui, oui; la ruine, criait-elle plus fort, une ruine totale, honteuse... Tu ne peux plus t'arrêter... Où t'arrêteras-tu? A l'hospice, à la Seine, que dis-je à l'échafaud!... Legris furieux la repoussait rudement, il la frappait, fuyait à ses cris, et regagnait la table de jeu tout bouleversé de ces cruelles scènes, qui marquaient alors tous ses jours. Ah! se disait-il, le proverbe est bien vrai : *heureux au jeu, malheureux en femme*, et pourtant c'est bien la meilleure... Quelle différence, hélas! nous qui nous aimions tant!... Mais on fait le jeu, j'y suis. Banquier, cartes! cartes! je vais encore gagner!

ELISABETH CELNART.

NOUVELLE ANGLAISE.

O horror ! I dread of speollit.

SHAKESPEARE.

Dans une élégante chambre à coucher de l'un des plus beaux hôtels de Londres, un jeune homme, le front pâle et les traits altérés, était assis devant une table sur laquelle un vieux serviteur en cheveux blancs nettoyait une paire de pistolets, — de tems à autre une grosse larme ruisselait sur sa joue ridée... Laisse-moi, disait le jeune homme, je n'ai plus que ce moyen de me soustraire au sort affreux que le destin m'a fait. — Mais, monsieur, répondit le vieillard en joignant ses mains tremblantes, miss Louise vous aime, vous aime véritablement, si vous tentiez... une dernière confidence... — Ne répète pas ce mot ! s'écria le jeune homme en bondissant hors de son siège, pas un mot de plus, Richard, ou je ne réponds pas de ma raison ! — Calmez vous, ô monsieur ! calmez-vous de grâce, répétait le vieux Richard, le suivant avec anxiété dans ses mouvemens désordonnés, ô sir Mortimer, croyez-vous que moi, moi qui vous ai vu naître... — O maudit soit ce jour qui m'a condamné à vivre avec un stygmate au front, et un remords au cœur ! Car si ce mariage s'accomplit, ne sera-ce pas un crime, un assassinat?... et vivre sans elle, est-ce possible ? Allons, ma résolution est prise. Je veux lui demander une dernière entrevue, je veux la voir encore une fois, puis... tout sera fini pour moi dans ce monde où je n'ai été jeté que pour faire honte à l'humanité. — Mortimer traça quelques lignes que Richard porta au château de Remenhanc, et le lendemain Mortimer allait sur la route d'Henley.

En approchant des lieux où allait se dénouer le drame

de sa sombre existence, il sentait ses résolutions chanceler, son cœur défaillir... mais un regard jeté sur une jeune personne qui descendait rapidement l'avenue pour venir au devant de lui, lui rendit toute sa raison. — Vous m'avez entraînée à une démarche que je me reprocherais, lui dit-elle en s'approchant, si, au point où nous en sommes, je ne pensais pas pouvoir l'avouer à ma mère; mais un entretien sans témoin avec celui qui demain sera le compagnon de toute ma vie, ne m'a pas paru... — O Louise! vous ne pouviez me refuser sans me faire mourir... Hélas! le bonheur que nous nous promettons est peut-être bien éloigné encore... La jeune fille le regarda effrayée. — Venez, dit-il en l'entraînant vers la porte entr'ouverte d'une petite chapelle gothique dont les vitraux coloriés ne laissaient pénétrer qu'un triste demi-jour, venez! C'est ici, à la place où nous avons juré de nous aimer toujours, que je veux vous dire un éternel adieu... Demain... là... je ne serai plus qu'un cadavre! — Vous, mon ami, mourir! Quelle folie est la vôtre, et ses mains serraient les siennes, et d'abondantes larmes s'échappaient de ses yeux.... — Tu veux que je vive... tu veux unir ton sort au mien... eh bien! écoute! et meurs d'horreur!

Deux jours après, le *Morning post* annonçait que sir Mortimer, baronnet, avait conduit à l'autel lady Louise Mandeville, si renommée pour la beauté surprenante de ses mains, et que le jeune couple était parti pour l'Italie, immédiatement après la cérémonie.

Au milieu d'un de ces paysages suaves de l'heureuse Italie, une délicieuse *villa*, située entre une petite rivière et un frais bois de pins, dessinait sa gracieuse colonnade sur un ciel rougi des rayons du soleil couchant.

Une brise parfumée passant à travers les jalousies à demi-ouvertes, allait rafraîchir le front flétri d'un homme jeune encore, mais dont l'attitude malade et les traits éteints annonçaient le dépérissement. Ses cheveux largement ondes, offraient çà et là quelques teintes blanchâtres; ses paupières molles et violacées avaient peine à se soulever et couvraient un regard sans lumière; sa bouche entr'ouverte, en laissant retomber sa lèvre inférieure lui donnait un air d'idiotisme et d'abrutissement qu'augmentait une teinte blafarde répandue sur ses joues pendantes.

Auprès de lui une jeune femme pâle et d'une maigreur effrayante lisait haut quelques passages de Childharold; malgré l'excessive chaleur ses mains étaient soigneusement recouvertes de ses gants.

— Ma Louise ne vous fatiguez pas davantage, votre voix s'altère... Merci... Je suis mieux maintenant, profitons-en pour causer un instant; peut-être est-ce le dernier que le ciel me condamne à passer ici-bas, laissez-moi l'employer à vous parler encore de ma reconnaissance, de mon adoration pour votre saint dévouement à ma misérable existence. O ma bien aimée! ton cœur seul a pu concevoir et exécuter une tâche comme celle que tu t'es si généreusement imposée. Poursuis-la jusqu'au bout et pardonne mon lâche égoïsme... Lorsque je ne serai plus, lorsque tu seras délivrée de ton vampire, garde, garde encore mon affreux secret... Que nul ne sache tes vertus, ni ma honte; dis, Louise, me le promets-tu? C'est peu auprès de toutes les horreurs dont ma mort t'affranchit, me le promets-tu? — Ne t'affranchis pas à parler d'un événement que mon cœur se refuse à croire possible... — Réponds-moi, s'écria Mortimer d'une voix rauque. — N'ai-je pas toujours souscrit

à tous tes désirs, à toutes tes volontés ? Tu as voulu un exil éternel, loin de notre patrie, de nos familles, je ne les ai pas regrettés. Une terre étrangère ne t'a pas paru assez sûre pour t'éloigner de nos compatriotes, tu as voulu cette solitude, je t'y ai suivi... mais songeons plutôt aux beaux jours que le ciel te doit en dédommagement de tes maux ; l'homéopathie, cette nouvelle médecine dont on raconte des miracles fera pour toi peut-être, ce que le ciel refuse à mes prières et la nature à mes soins... Espère... — Espère ! ce mot-là n'a pas de sens pour moi, dit Mortimer d'une voix sombre. — La porte en s'ouvrant l'interrompit. Un domestique annonça en tremblant que malgré ses efforts, un homme inconnu voulait pénétrer jusqu'à milady. — Sir Charles ! mon frère ! s'écria Louise en tombant dans les bras d'un jeune homme, sur lequel Mortimer eut à peine le tems de jeter un regard, qu'il quitta avec effort le siège où il était étendu, et disparut aussi promptement que sa faiblesse le lui permit.

Après les premiers instans donnés à une rencontre si inattendue, sir Charles remarqua l'absence de Mortimer. — Il paraît, dit-il, que ce qu'on raconte de sa sauvagerie et de votre vie mystérieuse, n'est pas exagéré ; mais il me semble qu'un parent qu'on n'a pas vu depuis trois ans... — O mon frère ! Mortimer est si malade... sa poitrine... ses nerfs ; il ne peut souffrir d'autre société que la mienne. — Je pense que cette solitude convient mieux à sa santé qu'à la vôtre, Louise, car vous êtes étrangement maigrie ; on ne vous reconnaîtrait pas dans Almakc... Vos belles mains j'en suis sûr... et il cherchait à les prendre dans les siennes, quand Louise par un mouvement subit les plongea subitement dans ses poches. — Mes mains, dit-elle en rougissant, ont fait

comme toute ma personne, elles ont un peu changées... L'été me remettra... Mais pardon, Mortimer est trop souffrant pour que je puisse le laisser plus long-temps seul, permettez-moi d'aller le rejoindre. Si vous le voulez, mon frère, demain matin à l'heure où il repose encore, nous parcourrons ensemble les environs de notre habitation. Adieu, à demain.

Le lendemain, sir Charles fut éveillé par un domestique qui lui apprit qu'à la suite d'une scène violente pendant laquelle milady avait beaucoup pleuré, milord avait fait atteler sa voiture de promenade et l'avait emmenée on ne savait où... Ils étaient partis seuls. Sir Charles se perdit en conjectures sur ce brusque départ. Vainement il questionna les domestiques, ils étaient depuis peu au service de sir Mortimer, et ne purent rien lui apprendre.

A quelques jours de là, le bruit se répandit que dans une chaumière isolée des Abruzzes, on avait trouvé le cadavre d'un homme déjà en putréfaction, tenant broyées entre ses dents les mains d'une jeune femme, qui paraissait avoir cessé de vivre seulement depuis peu de temps.

Un portefeuille trouvé dans leurs vêtemens, contenait à l'adresse de lord Mortimer, quelques lettres des plus célèbres médecins de nos jours, qui traitaient toutes de l'horrible maladie appelée *épilepsie*!

JANE DUBUISSON.

Nous recommandons à nos lectrices le PRÉCIS HISTORIQUE DES ÉVÈNEMENTS DE LYON, qui se vend chez MM. Babœuf, Baron, Chambet, Durval. Cette brochure est sans contredit la plus complète qui ait paru jusqu'à ce jour. Aucun esprit de parti ne s'y fait sentir. — Prix 50 cent.

ANALYGRAPHIE,

Ou méthode facile pour apprendre en peu de temps l'orthographe, d'après les règles de la Grammaire française, sans avoir besoin de conjuguer, ni de réciter de mémoire, par C. Baulieu: 1 vol. in-12. revu, corrigé, augmenté. Trois éditions en moins d'un an, une contre-façon, déposent plus en faveur de l'ouvrage et de la méthode que toute recommandation.

A Lyon, chez M. Rusand et tous les libraires; à Paris, chez M. Brunot-Labbe, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 33, et dans les principales villes de France.

LÉON BOITEL, gérant.

Imprimerie de L. BOITEL, quai St-Antoine, 36.